

« *La Bataille d'Alger, un film dans l'histoire* ».
Un film culte revisité par Malek Bensmail

Tahar Khalfoune

À l'invitation du Maghreb des films, j'ai présenté ce documentaire de 120 minutes au public avant sa projection suivie d'un débat à la fin du film, le jeudi 9 janvier à 20 h 00 au cinéma l'Opéra dans le 1^{er} arrondissement de Lyon. Sorti en novembre 2017, ce remarquable documentaire, sur un film culte retraçant une séquence de la guerre d'Algérie, revisité par Malek Bensmail, est instructif à plus d'un titre.

La bataille d'Alger, un film majeur, selon le mot de Bensmail, dans l'histoire du cinéma algérien dont le scénario a été écrit à la prison de Serkadji (Alger) par Yacef Saadi, chef de la zone autonome d'Alger, et qui va jouer son propre rôle dans ce film. Le tournage a commencé en 1965 par le talentueux cinéaste italien Gillo Pontecorvo (1919-2006). Un ancien résistant, anticolonialiste et un communiste engagé, Pontecorvo a envisagé très tôt de réaliser un film, appelé « Para », sur la bataille d'Alger. Pour ce faire, il se rendit avec son grand ami Franco Solinas (scénariste et écrivain italien) dès 1958 à Alger afin de s'entretenir avec les généraux Massu, Bigeard, Trinquier et d'autres officiers de l'armée, mais son projet, vraisemblablement pour des raisons d'ordre financier, n'a pas pu être réalisé.

À l'indépendance, les démarches de Yacef Saadi en France en quête d'un réalisateur pour son film se sont soldées par un échec. Après s'être fait éconduire par certains réalisateurs français, il décida alors de prospecter en Italie, ce qui l'a conduit de contact en contact à rencontrer de grands scénaristes et réalisateurs italiens : d'abord Federico Fellini, Roberto Rossellini, Luchino Visconti, puis Gillo Pontecorvo parce que ce dernier a déjà commencé à travailler sur un projet de film sur la même histoire. Pontecorvo, disait à propos de son projet qu'il voulait produire un film davantage sur la naissance d'une nation que sur la répression. De cette heureuse rencontre finalement a vu le jour le film grâce, notamment à l'obstination de Yacef Saadi et à la sensibilité et au professionnalisme de Pontecorvo et Solinas. Le film est en quelque sorte une synthèse du scénario du projet de film « Para » et des mémoires de Yacef Saadi qui a reconnu que son script n'était pas de bonne facture.

Plus d'un demi-siècle plus tard, Malek Bensmail, cinéaste et documentariste, revient sur la genèse de ce film avec des archives photos, des témoignages d'acteurs ayant vécu le contexte dans lequel le film a été tourné pour faire revivre des scènes émouvantes. Le film est en outre riche de détails passionnants et de commentaires éclairants du cinéaste lui-même et d'historiens spécialistes de l'histoire franco-algérienne, à l'instar de Mohamed Harbi, Hocine Zehouane (ex-officier de la wilaya III, l'un des conseillers de Ben Bella et militant des droits de l'Homme depuis la décennie 1980), Daho Djerbal...

Leurs analyses et commentaires sur le récit national et ses mythes, la torture, le rôle des femmes, le recours à la violence et sa légitimité, le financement du film... l'ont nettement enrichi et rehaussé. Trois ans après l'indépendance, Pontecorvo, un cinéaste dans la lignée du cinéma réaliste italien, va tourner ce film reconstituant *la bataille d'Alger* en 1957, année marquée par de nombreux attentats, opposant les hommes de la X^e division parachutiste du général Massu (environ 8000 soldats¹) aux moudjahidine de la zone autonome d'Alger.

Le souci de coller au plus près de la vérité historique et de présenter les événements en l'état était une préoccupation majeure du réalisateur. *La bataille d'Alger* peut être considérée

¹ Gilbert Meynier, *Histoire intérieure du FLN, 1954-1962*, Fayard, 2002, p. 323.

comme un film néo-réaliste, et l'on peut dire que Pontecorvo a réussi à faire sauter le mur entre fiction et réalité. Jugeant le profil du célèbre acteur américain Paul Newman pressenti pour jouer le rôle d'Ali Ammar dit Lapointe peu compatible avec le film et la gravité de l'histoire politico-militaire qu'il retrace, Pontecorvo et Saadi l'ont écarté au profit d'acteurs italiens, français et algériens pour l'essentiel, les figurants étant d'ailleurs des habitants de la Casbah. Le seul acteur professionnel dans le film était Jean Martin, interprétant le rôle du colonel Mathieu.

Pour jouer le rôle de l'acteur principal, Ali Lapointe, le choix était porté sur Brahim Haggag, un manœuvre qui n'était ni comédien ni maîtrisait la langue française. Le réalisateur avait d'ailleurs consacré beaucoup de temps pour le préparer pour jouer ce rôle. Le rôle du condamné à mort est joué par la personne, elle-même, condamnée pour de vrai à mort et la personne torturée dans le film le fut réellement en 1957. Quand le film est sorti aux États-Unis dès 1967, les premiers Américains qui l'ont vu ont trouvé les scènes tellement réalistes qu'ils étaient convaincus qu'elles étaient puisées des archives de journaux télévisés de l'époque, à tel point que le distributeur était contraint de préciser sur les bandes d'annonce que la réalisation du film n'est pas conçue sur la base d'images d'archives.

Son réalisme a largement contribué à son succès. *La Bataille d'Alger*, un film de guerre jouant sur les émotions, est devenu un film culte du cinéma qui a subjugué plusieurs générations d'Algériens. D'ailleurs rares sont ceux qui ne l'ont pas vu au moins une fois tant il est régulièrement rediffusé par la télévision à l'occasion de la fête d'indépendance (5 juillet) et de l'anniversaire du déclenchement de la guerre d'Algérie (1^{er} novembre). Sa fortune est bien singulière, elle va bien au-delà des frontières de l'Algérie, il est encensé par la critique cinématographique aussi bien en Europe qu'en Amérique si bien que la revue du cinéma *Sight & Sound*, du *British Film Institute* l'a classé au 48^{ème} rang sur les 50 meilleurs films de tous les temps.

Son succès est tel qu'il est devenu le symbole des luttes des peuples opprimés et la source d'inspiration pour de nombreux révolutionnaires dans le monde qui voient dans ce film et l'histoire qu'il reconstitue le présage des victoires futures sur la domination coloniale et les discriminations raciales, à l'exemple des militants *Black Panthers*, bien accueillis du reste en Algérie, qui s'étaient inspirés du film pour lancer la guérilla aux États-Unis et le mouvement palestinien, le Fatah de Yasser Arafat, qui le projetait à ses militants... Certains militants des Blaks Panthers ont été d'ailleurs arrêtés par le *Le Federal Bureau of Investigation* (FBI) parce qu'ils étaient détenteurs de copies du film.

Paradoxalement, il est aussi le parangon des luttes contre insurrectionnelles. Bien souvent, il est proposé comme cours d'apprentissage des techniques de luttes antisubversives dans diverses écoles de guerre. Ainsi, il sera projeté au Pentagone à des officiers américains, lors de la guerre d'Irak en 2003 et d'Afghanistan, pour leur faire découvrir les méthodes éprouvées permettant de combattre efficacement le terrorisme urbain. De même, il a été exploité par les armées des États d'Amérique latine qui ont importé les méthodes de répression utilisées lors de cette bataille, notamment en Argentine qui a repris ces instruments mis en œuvre par les parachutistes du général Massu y compris la technique la plus extrême de la « crevette Bigeard », consistant à jeter en mer depuis un hélicoptère des Algériens arrêtés, plombés aux pieds d'un bloc de béton².

S'il a connu un franc succès un peu partout dans le monde, en France *la bataille d'Alger* n'obtint son visa d'exploitation qu'en 1970, à cause, entre autres, de son caractère jugé propagandiste et de la présentation manichéenne qu'il fait du conflit armée algéro-français : les parachutistes français sont les méchants et Ali Lapointe le héros auquel s'identifient les Algériens.

² Slimane Zeghidour, *Sors la route t'attend*, Éditions des Arènes, Paris, 2017, p. 141.

Les exploitants des salles de cinéma l'ont déprogrammé de crainte d'attentats que faisaient alors peser les partisans de l'Algérie française qui sont, d'ailleurs, passés à l'acte en 1981 en vandalisant le cinéma Saint-Séverin à Paris et en faisant exploser une charge de plastic dans le hall d'un cinéma de Béziers pour l'avoir projeté. Seul le cinéma Louxor dans le quartier de Barbès, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, l'a projeté en 1971.

La télévision française l'avait censuré jusqu'en 2004. L'on apprend du témoignage de Benjamin Stora³ sur France culture qu'il n'a vu le film qu'à la fin des années 1980 grâce à l'un de ses amis algériens qui l'avait enregistré à la télévision algérienne sur cassette vidéo, l'on peut deviner la frustration de l'historien qui a fait très tôt de l'Algérie son domaine de recherche privilégié. Et à la Mostra de Venise de septembre 1966, ce film a obtenu le prestigieux Lion d'or à l'unanimité, mais cette consécration a suscité l'hostilité de la délégation française qui a quitté la salle sur-le-champ au moment de la remise du prix, qualifiant le film de propagandiste.

Il ne pouvait de ce fait, disait-elle, avoir de place dans l'art cinématographique. Et l'on passe ainsi du sacre au massacre ; le fait qu'il ait remporté ce prix a non seulement provoqué le boycott de la cérémonie de remise des prix par la délégation française, mais elle a aussi déchaîné l'ire de la critique du cinéma en France y compris les cahiers du cinéma, selon Bensmail. Étrangement, il a aussi été interdit à la télévision et au cinéma en Algérie même, disait le réalisateur⁴, au cours de la décennie 1990 pour prévenir, semble-t-il, des velléités de constitution de réseaux insurrectionnels.

Ce film, vieux de 55 ans, continue pourtant de susciter de nombreuses questions, à commencer par son titre « La bataille d'Alger » contesté par l'historien Gilbert Meynier⁵ qui l'a qualifié d'abusif. Certains dirigeants de l'ALN, comme le colonel Youcef Khatib⁶, dernier chef de la wilaya IV encore en vie, a récusé le mot « bataille » pour qualifier une guérilla urbaine tant le déséquilibre était flagrant, disait-il, entre les forces armées en présence. Daho Djerbal abonde dans le même sens lorsqu'il souligne que l'armée française avait besoin de présenter cet événement comme une bataille pour remonter le moral de la troupe, alors qu'il s'agit d'une guerre asymétrique, une lutte entre une armée et un peuple.

Le FLN, disait-il, avait besoin, lui aussi, de montrer qu'il est le seul représentant du peuple algérien et qu'il a le soutien de celui-ci. Ce besoin de s'imposer comme l'unique représentant des Algériens est d'autant plus crucial dans ce contexte précis du début de l'année 1957 que la question algérienne devait être débattue par l'assemblée générale de l'ONU à sa XI^e session du 15 février 1957. Le CCE avait d'ailleurs lancé la grève des étudiants de huit jours le 28 janvier pour démontrer sa représentativité.

Mais le choix du terme « bataille » est préféré aussi bien par les chefs de l'armée française à Alger que par les dirigeants du FLN. Pour les premiers, ils avaient besoin, comme dans toute guerre, d'encourager et de motiver les troupes en action après, notamment la défaite de Dien Bien Phu (1953-1954) au cours de la guerre d'Indochine. Quant aux seconds, ce vocable participe d'une certaine façon à magnifier le combat libérateur du peuple algérien et à accréditer l'idée d'une victoire militaire pour nourrir des mythes guerriers, dont la guerre d'Algérie, l'un des plus tenaces, continue d'irriguer l'inconscient collectif.

Or s'il y a victoire, elle est plutôt politique et diplomatique, quand bien même l'action armée était indispensable à cette victoire. La guerre, disait Clausewitz, est la continuité de la

³ Émission la fabrique de l'histoire, France culture, le 02 juillet 2019.

⁴ Entretien accordé à Radio M (Alger) le 24 août 2018.

⁵ Gilbert Meynier, *Histoire intérieure du FLN, 1954-1962*, Fayard, 2002, p. 333.

⁶ Entretien accordé à la chaîne de télévision El-Bilad le 23 janvier 2016.

politique, et en l'occurrence celle de l'aile radicale du mouvement national (ENA, PPA-MTLD), par d'autres moyens. Et si les généraux Français ont, il est vrai, gagné militairement et cette bataille et la guerre dans la mesure où l'organisation de la résistance urbaine d'Alger fût décapitée, Ben M'hidi, chef historique, capturé et assassiné, et l'armée des maquis fut très fortement affaiblie par le plan Challe et les multiples opérations militaires qui l'ont accompagné, la France a pourtant essuyé un cuisant échec politique. Moralité : le succès militaire n'est pas toujours synonyme de victoire politique.

Autre question, non sans intérêt, soulevée dans le documentaire, tient au financement du film. *La Bataille d'Alger* est une grosse production pour l'époque qui avait coûté une fortune pour le budget de l'État dans le contexte budgétaire, très contraint, des premières années d'indépendance, soit 400 millions de francs ponctionnés des deniers publics au profit de la société Casbah films, créée par Yacef Saadi, une société privée dans un contexte politique où le socialisme était triomphant. Cet argent sera récupéré par ce dernier dans un couffin à la villa Joly, résidence du président Ben Bella. Son financement sur fonds publics est un moyen, a révélé Bensmail, d'écarter de la politique Yacef Saadi qui convoitait alors le commandement de la gendarmerie. Mais, pour ce poste sensible, le colonel Bencherif avait, et de loin, les faveurs de Boumediene. Les premiers essais, avec exposition de chars dans la rue, ont été réalisés les 17, 18 et 19 juin 1965.

L'on apprend de ce documentaire que Boumediene, ministre de la défense, avait mis à la disposition de Pontecorvo et Saadi du matériel militaire, des tanks, ... nécessaires à la réalisation du film. Profitant du tournage et de la présence d'hommes en uniforme, des véhicules militaires, des chars... dans les rues d'Alger, le filmage a servi de leurre pour faire entrer discrètement d'autres blindés et des hommes armés pour parer à un éventuel soulèvement populaire dénonçant le coup d'État du 19 juin 1965. Les Algérois croyaient alors que cette présence bien visible de l'armée était pour les prises de vues cinématographiques pour les besoins du film. *La bataille d'Alger* a participé d'une certaine façon, pourrions-nous dire, à la réussite du putsch.

Une rencontre entre Saadi et Boumediene a d'ailleurs eu lieu quelques jours après le coup d'État à propos du film, ce dernier a rassuré Yacef quant à la poursuite du tournage si, toutefois, il se mettait à l'écart des turbulences politiques d'alors. Un figurant, Ahmed Benyahia jeune étudiant à l'école des beaux-arts d'Alger, qui devait jouer le rôle d'un torturé dans le film a été arrêté et torturé par des agents de la sécurité militaire, vraisemblablement à la suite de la manifestation des étudiants condamnant le coup d'État.

Le rôle des femmes n'a pas échappé au questionnement au regard de leur statut minoré dans la société, dépossédées partiellement de leurs droits dès 1962 alors qu'elles ont activement participé à la guerre d'indépendance. Pontecorvo a délibérément montré les scènes de violence auxquelles trois jeunes femmes, (les trois Djamilas : Bouhired, Boupacha et Bouazza), devenues icônes féminines de la lutte pour la libération, ont pris part en posant des bombes dans deux cafés (le Milk Bar et le Coq Hardi) fréquentés par des Européens et dans une agence Air France d'Alger et a bouclé le film symboliquement sur la figure de l'une d'entre elles, Djamilas Boupacha. Les trois explosions, ayant fait des dizaines de morts et de mutilés, étaient une réaction à l'attentat de la rue de Thèbes à la Casbah commis par les ultras de l'Algérie française dans la nuit du 10 août 1956 et dont le bilan a été de 16 morts et 57 blessés dans la population musulmane. Yacef Saadi a promis à la population de la Casbah, très en colère à la suite de cet attentat, que le FLN les vengerait.

La question de l'islam dans le film n'a pas échappé au questionnement⁷ ; elle est saisie sous l'angle de certaines interdictions imposées aux moudjahidine, comme le tabac et l'alcool. Certaines scènes du film montrant des enfants jeter la pierre à un ivrogne dans les ruelles de la Casbah peuvent, en effet, être entendues dans le sens d'une volonté du FLN d'imposer un ordre religieux. Une telle approche, si l'on n'y prend pas garde, pourrait induire en erreur. La société algérienne dans ce contexte des années 1950 est plus sécularisée que celle de la double décennie 1980 et 1990 et les dirigeants du FLN ne sont pas islamistes, l'écrasante majorité des cadres de ce parti était imprégnée de la culture politique et juridique française⁸. La dimension politique dominait alors très largement le sens des conduites, des slogans et mots d'ordre mobilisés par le FLN y compris celui couramment usité de Moudjahid, appartenant à la vulgate islamiste, qui était alors entendu dans le sens de combattant pour l'indépendance. Ce vocable était sécularisé, il n'a repris sa charge religieuse pour signifier la guerre sainte qu'avec, d'un côté, la réislamisation de la société, dont l'école est l'un des puissants vecteurs et, de l'autre, la guerre d'Afghanistan (1979-1989) à laquelle de nombreux jeunes algériens avaient pris part.

Rappelons que la bataille d'Alger est un événement militaire et politique majeur de l'histoire franco-algérienne dont les effets sur les deux parties en conflit seront décisifs.

Militaire d'abord du fait des arrestations massives et de l'extrême brutalité de la répression avec, notamment la pratique à grande échelle de la torture⁹, un moyen redoutable pour terroriser les populations selon de Raphaëlle Branche. La torture fut encouragée par les pleins pouvoirs accordés à Massu pour maintenir l'ordre à Alger par le ministre résidant Robert Lacoste, en accord avec le gouvernement socialiste de Guy Mollet¹⁰. Les moyens colossaux mobilisés pour lutter contre la guérilla à Alger, ont permis en quelques mois aux parachutistes du général Massu, d'un côté, de remonter la filière jusqu'aux poseurs de bombes et de démonter au cœur de la Casbah le réseau de la résistance urbaine, avec l'assassinat d'Ali Lapointe et l'arrestation de Yacef Saadi.

Et, de l'autre, l'efficacité de l'action psychologique d'infiltration et de manipulation des réseaux de la résistance du binôme le colonel Godard et le capitaine Paul Alain Léger¹¹, aguerris par leur expérience durant la Seconde guerre mondiale et la guerre d'Indochine, a permis de découvrir que la zone autonome d'Alger recevait des instructions et des armes du commandement de la wilaya III. Ce qui facilita du coup, à cet officier parachutiste très rusé, de monter avec beaucoup de succès l'opération la *bleuite* à l'origine de graves purges dans les rangs de l'ALN dans cette région.

Un événement politique d'importance, ensuite, étant donné que la bataille d'Alger, ayant fortement marqué l'année 1957, a sonné le glas, du côté français, de la IV^e république marquée par son instabilité chronique et l'avènement de la V^e république, fondée par la constitution d'octobre 1958, bouleversant ainsi les rapports de pouvoir au sein de l'État au profit de l'exécutif, à sa tête le général De Gaulle. Comme il a sonné le glas, du côté algérien, du principe de la primauté du politique sur le militaire promu par Ben M'hidi et Abbane, principe cardinal des

⁷ Émission la fabrique de l'histoire, France culture, le 02 juillet 2019.

⁸ Selon la thèse de A. Mansouri sur le thème de « l'Algérie entre tradition et modernité » soutenue en 1991, sur 69 dirigeants algériens de la guerre d'indépendance cinq seulement avaient une formation en langue arabe, *Algerie between tradition and modernity : the question of language*, these de phd, state University of new York at Albany, p. 60.

⁹ Le recours à la torture fut si fréquent que le général Jacques Paris de Bollardière, opposé à cette pratique, demanda le 28 mars à être démis de ses fonctions.

¹⁰ Gilbert Meynier, *Histoire intérieure du FLN, 1954-1962*, Fayard, 2002, p. 323.

¹¹ Spécialiste de la guerre contre-insurrectionnelle dans les services de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE).

assises de la Soummam du 20 août 1956, car les parachutistes du général Massu ont éliminé le premier et contraint le second ainsi que d'autres membres du Comité de Coordination et d'Exécution (CCE), organe de direction de la révolution installé à Alger, à fuir à l'étranger pour s'y installer définitivement.

Aujourd'hui, les autorités ont laissé à l'abandon la Casbah et d'autres hauts lieux de la guerre d'Algérie. Plus encore, celle-ci est le parent pauvre dans les manuels scolaires qui accordent paradoxalement plus de temps et d'importance à l'histoire du Moyen orient qu'à celle de l'Algérie, alors que cette dernière est plus présente dans les manuels marocains¹².

La bataille d'Alger, un film ancien, certes, mais toujours d'actualité que lui confère le rapport dialectique qu'il établit avec l'histoire qu'il irrigue et puise sa vitalité de l'histoire de la guerre d'indépendance, une guerre ayant forcé l'admiration des peuples du monde entier, qui est sans cesse réinterrogée. A l'instar de la Bataille d'Alger de Pontecorvo, le film documentaire de Bensmail a été primé plusieurs fois, dont le Grand prix du Festival international du cinéma et de l'histoire de Taroudant, au Maroc, le 21 avril 2018.

Passionnant et instructif, ce film documentaire est à voir absolument.

¹² Hassan Remaoun, Sur l'enseignement de l'histoire en Algérie ou de la crise identitaire à travers et par l'école », NAQD, n° 5, 1993, pp. 57-65.